

Ce numéro contient : 1^o *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de LA FRANÇAISE, de M. Brieux
2^o Le 2^e fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 8 JUIN 1907

65^e Année. — N^o 3354



LES FÊTES DU JUBILÉ DE LINNÉ A UPSAL

Les docteurs de l'Université, couronnés de feuillage, se rendent à l'église pour la cérémonie religieuse.

Phot. A. Blomberg. — Voir l'article, page 384.

COURRIER DE PARIS



L'autre jour, je me trouvais en chemin de fer, seul dans le compartiment avec un monsieur d'une cinquantaine d'années, de mise simple et correcte. Il m'intrigua bientôt, car il écrivait très vite, et pour ainsi dire d'arrache-main, sur un carnet dont il retirait ensuite les feuilles pour les déchirer en menus morceaux et les jeter par la portière. Puis il s'arrêtait pendant un court instant, semblait réfléchir, comptait sur ses doigts et recommençait à écrire et à déchirer. Bien que les savants n'aient point pour tic de calculer en ayant recours à leurs phalanges, il me vint à l'esprit que j'avais en face de moi un mathématicien. « C'est peut-être, me disais-je, l'illustre M. Poincaré qui poursuit avec une opiniâtre énergie la solution de quelque transcendant problème, ou bien un uranologiste abîmé dans une difficulté de mécanique céleste. » Je me perdis en conjectures. Mais le garçon du wagon-restaurant vint avertir que l'on allait servir le déjeuner et mon inconnu sortit pour s'y rendre.

Il n'eut pas plus tôt disparu que je regardai à la place qu'il venait de quitter, cherchant un indice, un de ces riens qui mettent sur la voie et font deviner la profession ou le rang social. J'aperçus alors à mes pieds quelques parcelles de papier déchiré que le vent avait rejetées à l'intérieur du compartiment. J'eus la conscience que j'allais commettre un acte tout à fait indélicat et contraire à l'honnêteté, et cependant je le commis, si violente était la tentation. Je ramassai les morceaux épars et m'appliquai à reconstituer les lignes tracées sur eux. Mais je fus d'abord tout interdit. Voici, en effet, les inintelligibles mots qui s'offraient à ma vue : « ... eurs... ses... gros... ieux... ages... au... or... quatre... chal... ba... pro-maj... bles... du... quatre... jor... v... six... »

Que signifiait ce grimoire ? Je m'attelai à le déchiffrer. Mon compagnon de route était à table, pour un bon moment ; j'avais tout le temps nécessaire.

Ayant donc rapproché maintes et maintes fois les uns des autres les fragments de papier en suivant le contour de leurs déchirures, je finis, au bout de dix minutes, par trouver ceci, dans un ravissement d'émotion et de joie victorieuse que l'homme le plus froid et le plus indifférent du monde n'eût pas manqué d'éprouver à ma place : «... du quatre au six grosses chaleurs, orages probables. — Le vieux major. »

C'était lui, le vieux major ! qui, à l'instant même, élaborait un de ces bulletins climatériques dont la certitude stupéfie Paris et la France entière, depuis près d'un an qu'ils paraissent au *Gaulois*. Et je me souvenais aussitôt de quelle étrange façon il avait révélé son existence. Un jour on avait trouvé dans la boîte du journal une lettre signée le Vieux Major, établissant le temps du mois à courir. A tout hasard on l'avait publiée. Les prédictions s'étaient réalisées. Une seconde lettre avait été jetée par la même main mystérieuse, et l'on continuait, depuis, à recevoir entre le 25 et le 31 de chaque mois les pronostics du suivant.

Je résolus sur-le-champ de profiter de mon extraordinaire découverte, et je m'étais à peine arrêté à cette idée que mon héros reparaisait. Il ne vit pas les papiers accusateurs que j'avais brusquement mis dans ma poche. Il s'assit, plus pesant, se cala au fond de son coin, ouvrit la bouche, bâilla aux anges et ferma les yeux. Mais il ne dormait pas. Il digérait dans la plus insouciant quétude. Quel coup j'allais lui porter ! J'avais entendu narrer que les gens de police ont pour habitude, quand ils se trouvent inopiné-

ment en présence d'un criminel qui dissimule son identité, de l'appeler par derrière et à l'improviste par son vrai nom. Si puissant empire qu'ait sur soi le misérable, il est bien rare alors, ont observé ces fins limiers, qu'il ne se retourne pas ou ne laisse échapper un signe qui le trahit. Rassemblant donc mon courage à deux poumons, je criai d'une voix forte : « Vieux Major ! »

Il sursauta, pâlit, rougit, essaya bien de balbutier : « Qu'avez-vous, monsieur ? Est-ce à moi que... ? » Mais je ne lui laissai pas le temps de reconquérir son équilibre moral : « Ne niez pas, monsieur, m'écriai-je avec autorité, c'est inutile. Je sais de source sûre et certaine (et j'appuyais sur ces mots en les martelant) que vous êtes le prophète surprenant et phénoménal, le personnage mystique et universellement fameux que l'Europe jalouse nous envie. Vous êtes l'homme, le surhomme « qui fait la pluie et le beau temps ». Vieux Major, je vous salue. »

Il se vit dévoilé. Je le saisisais en pleine détente digestive, à cette heure où le roi de la création lui-même, pareil au boa gonflé par l'antilope, demeure torpide et sans résistance. Aussi n'entreprit-il point de mentir.

— C'est vrai, fit-il de bonne grâce. Je suis Lui... ce Major que vous dites.

Il n'avait pas achevé que les questions se pressaient sur mes lèvres : « D'où vous est venue cette idée ? Comment procédez-vous pour atteindre à une telle divination ? Pourquoi ne vous faites-vous pas connaître ? Quel plaisir éprouvez-vous à mystifier ainsi tout un peuple ? »

Il prit un air de douce gravité.

— Voici. Je naquis à Paris, proche l'Observatoire, par une température moyenne de 16°9. Mais à quoi bon ?... Qui je suis ? d'où je viens ? où je vais ?... Peu importe. Apprenez seulement que je suis citoyen français, célibataire et — il s'arrêta une seconde — philanthrope. Et c'est précisément mon amour désintéressé des hommes qui m'a fait choisir cette noble carrière de devin et d'annonceur *du temps*. De bonne heure, j'ai observé que *le temps* et tout ce qui s'y rattache jouait dans la vie un rôle d'une capitale importance. Avec l'amour et l'argent, c'est ce dont on s'occupe et on s'entretient le plus. Le temps qu'il a fait, celui qu'il fait, celui qu'il fera, voilà les piliers, les inébranlables colonnes du langage humain. L'on commence et l'on finit toujours par ne parler que de ce captivant sujet, et, depuis que le monde existe, « le fond de l'air » fait celui de la conversation. Comment pourrait-il en être autrement, puisque la plupart des besognes et presque tous les travaux ici-bas sont suspendus à cette question préalable ? Elle est la clef de voûte des projets. Pour aller, venir, vaquer à ses affaires, partir en voyage, se rendre aux courses, à la messe, au bal, se battre en duel ou goûter sur l'herbe, pour les premières communions, les mariages et les enterrements, pour la santé, les plaisirs, les intérêts, pour tout, on a la soif de « savoir le temps qu'il fera » et on ne néglige aucune précaution afin d'acquiescer la certitude qu'il sera beau. Eh bien, cette rassurante garantie, ces avertissements salutaires, je pris il y a deux ans — un jour de tempête sur l'Atlantique — la résolution de les fournir gratis à mon prochain. Et je me suis ainsi établi marchand de promesses et vendeur d'espoir. Je tiens boutique de soleil, d'eau, de vent, de chaleur et de froid. Je n'empêche pas la grêle et la gelée, mais je les annonce.

Tandis qu'il répondait éloquemment ces choses, j'admirais mon interlocuteur dont la bonne figure paisible évoquait alors pour moi tour à tour les divinités hindoues, dispensatrices du feu, et Tolték, le dieu péruvien de la pluie dont on voit l'image gravée sur des pierres saintes au musée du Trocadéro

— Etes-vous donc un sorcier, monsieur ? lui demandai-je.

— Eh non ! puisque je me trompe, et bien souvent ! Pour ce mois de mai dernier, tenez, je me suis fourvoyé en plein. C'est sans aucune importance, car l'essentiel n'est point que mes prédictions se réalisent, *mais que je les fasse*. Il n'y a que cela d'utile : procurer aux hommes pendant cinq minutes l'illusion qu'ils connaissent un peu d'avenir. Je suis une façon de M. de Thèbes et je pratique pour *le temps* ce que révèle, pour *les mains*, la dame égyptienne de ce nom. Cependant, pas plus qu'il ne m'est permis de triompher sur toute la ligne, il ne m'est possible de complètement divaguer. Si je suis une buse du quatre au neuf, je reste un malin du onze au seize. Sans compter que, pour plus de circonspection, mes prophéties se prêtent volontiers à une certaine élasticité... Vents *possibles*, orages *probables*. Et c'est bien suffisant. Je ne suis catégorique qu'à contre-cœur. La modération préside à mes averses et je mets des réticences dans la bourrasque.

« Pourquoi je tiens à garder l'incognito ? » m'avez-vous demandé. C'est pour moi une obligation vitale. D'abord le mystère profite toujours. A se tourmenter de moi et chercher qui je suis, l'imagination se donne libre carrière : « Est-ce un homme ? une femme ? une vieille fille ? un jouvenceau ? un capitaine en retraite ? un jésuite ? expulsé ?... » Vas-y voir ! Divulgué, je perdrais tout prestige. Et puis mon existence tournerait à l'inférieur. Songez-vous aux moqueries, sarcasmes, injures et vengeances dont je deviendrais l'objet à la moindre faute ? Tant que je demeure ignoré, le dénigrement rate et la raillerie passe à côté ; ils glissent et vont par-dessus moi se perdre dans le grand tout.

— Vous ne souffrez pas, insinuai-je, en pensant aux honneurs et à la gloire dont vous vous privez ?

— C'est là un vent dont je n'ai cure. Je me console en me disant que je suis l'écrivain le plus lu. L'entrefilet consacré à la température exerce une irrésistible fascination, et non seulement par rapport à la France, mais à tous les pays. Oui, voici une extravagante chose et propre à vous démonter : le moindre bourgeois ne daignerait pas prendre son café au lait sans savoir s'il y a une dépression sur les Açores, et ils sont des milliers de braves gens de toutes classes, de toutes conditions qui ne vont joyeux à leurs industries qu'après avoir constaté que l'on note 6 degrés au mont Ventoux ou que la neige est tombée hier à Ottawa.

— Mais comment diable faites-vous ?

— C'est mon secret. Et quand je suis trop embarrassé, je mets au hasard. Neuf fois sur dix, en ce cas, je tombe juste.

— Vous n'ignorez pas que vous avez déjà fait école et vous êtes suscité à vous-même des rivaux ? Il y a un *Jeune Major*. Bientôt nous verrons apparaître le gros major, puis le petit major... le major de table d'hôte, etc. Vous avez créé et lancé un type que maints acteurs vont incarner... Et vous ne serez pas toujours d'accord avec eux. Forcément, il arrivera parfois que leurs prédictions seront supérieures aux vôtres. Alors ?...

— Eh bien, fit-il, après ?

— Eh bien, cela sera fâcheux pour vous.

— Mais non, je triompherai toujours, et pour une raison bien simple.

— Laquelle ?

— C'est que tous les autres majors... (il sourit), c'est moi aussi qui les fais.

Le train s'arrêtait à une petite station. Il descendit. Par un ciel nuageux.

HENRI LAVÉDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Le Comité national des gens de mer qui a décrété la grève des inscrits le 30 mai. — *Phot. Baudouin.*

1. M. Le Boulanger, président du Comité national des gens de mer, président de la Fédération des mécaniciens de la marine. — 2. M. Bonhomme, vice-président du Comité national des gens de mer, capitaine au long cours, président de la Fédération des capitaines au long cours. — 3. M. Tomasi, trésorier du Comité national des gens de mer, président du Syndicat des capitaines au cabotage. — 4. M. Rivelli, secrétaire général du Comité national des gens de mer, secrétaire général de la Fédération nationale des Syndicats maritimes. — 5. M. Boyer, secrétaire adjoint du Comité national des gens de mer, secrétaire adjoint de la Fédération nationale des Syndicats maritimes. — 6. M. Bonaud, secrétaire général de la Fédération des mécaniciens de la marine diplômés. — 7. M. Augustin, président de l'Union syndicale des marins de commerce et inscrits maritimes.

LA GRÈVE DES INSCRITS MARITIMES

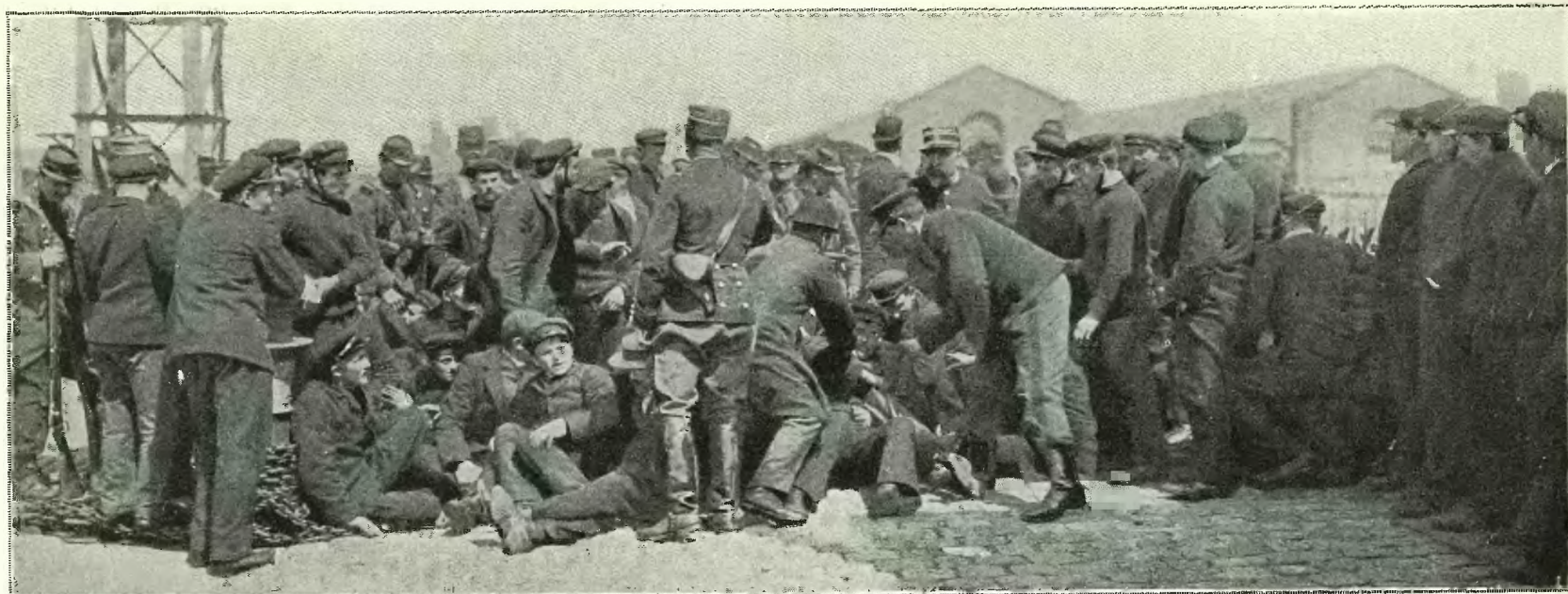
La grève des inscrits maritimes est certainement l'une des plus graves, des plus désastreuses que nous ayons connues. Elle a éclaté tout à coup, comme naguère celle des garçons de café, sans que rien ne pût la faire pré-

voir la veille. Le jeudi 30 mai, au soir, dans une réunion tenue à Marseille par le Comité national de défense des gens de mer, on proclamait la grève générale. Les adhésions des divers comités des ports de France étaient déjà parvenues aux organisateurs de cette réunion. On avait la certitude que le mot d'ordre qui partirait à l'issue de la séance dans toutes les directions du littoral serait entendu. Il le fut. Dès le lendemain matin, à Bordeaux,

Rouen, Nantes, Le Havre, Cette, à Dunkerque, à Alger dans tous les ports importants de la Mer du Nord, de la Manche, de l'Océan ou de la Méditerranée, tout travail était suspendu, et les marins, nombre de capitaines eux-mêmes, désertaient leurs bords, assurant toutefois le gardiennage nécessaire des bateaux. Car, ils le déclaraient, la grève était dirigée, non contre les armateurs, mais contre le gouvernement. C'est, en effet, sur la



A MARSEILLE. — Aspect du port de la Joliette pendant la grève.



Grévistes assis sur les chaînes du pont tournant afin d'empêcher la sortie des bateaux.

question des « invalides », des retraites accordées aux marins, capitaines, maîtres au cabotage, patrons et matelots, qui est depuis quelques mois à l'étude au Parlement ; c'est afin d'obtenir des pensions sensiblement supérieures à celles qui semblaient devoir leur être attribuées, que les gens de mer ont quitté le travail.

Cette grève, qui semble toucher à sa fin, n'a, jusqu'à présent, donné lieu à aucun acte de violence, et les incidents qui se sont produits dans différents ports n'ont présenté aucun caractère de gravité.

A Cette, on tente de fermer l'entrée du chenal par des gabares ; à La Rochelle, on barre l'entrée du port à l'aide de câbles d'acier ; au Havre, des grévistes prennent position sur les chaînes qui servent à la manœuvre d'un pont tournant, pour empêcher des navires en partance de prendre la mer.

C'est au Havre, tête de ligne de la Compagnie Transatlantique, que les effets de la grève ont été le plus sensibles. Au moment où se produisit la cessation du travail, deux



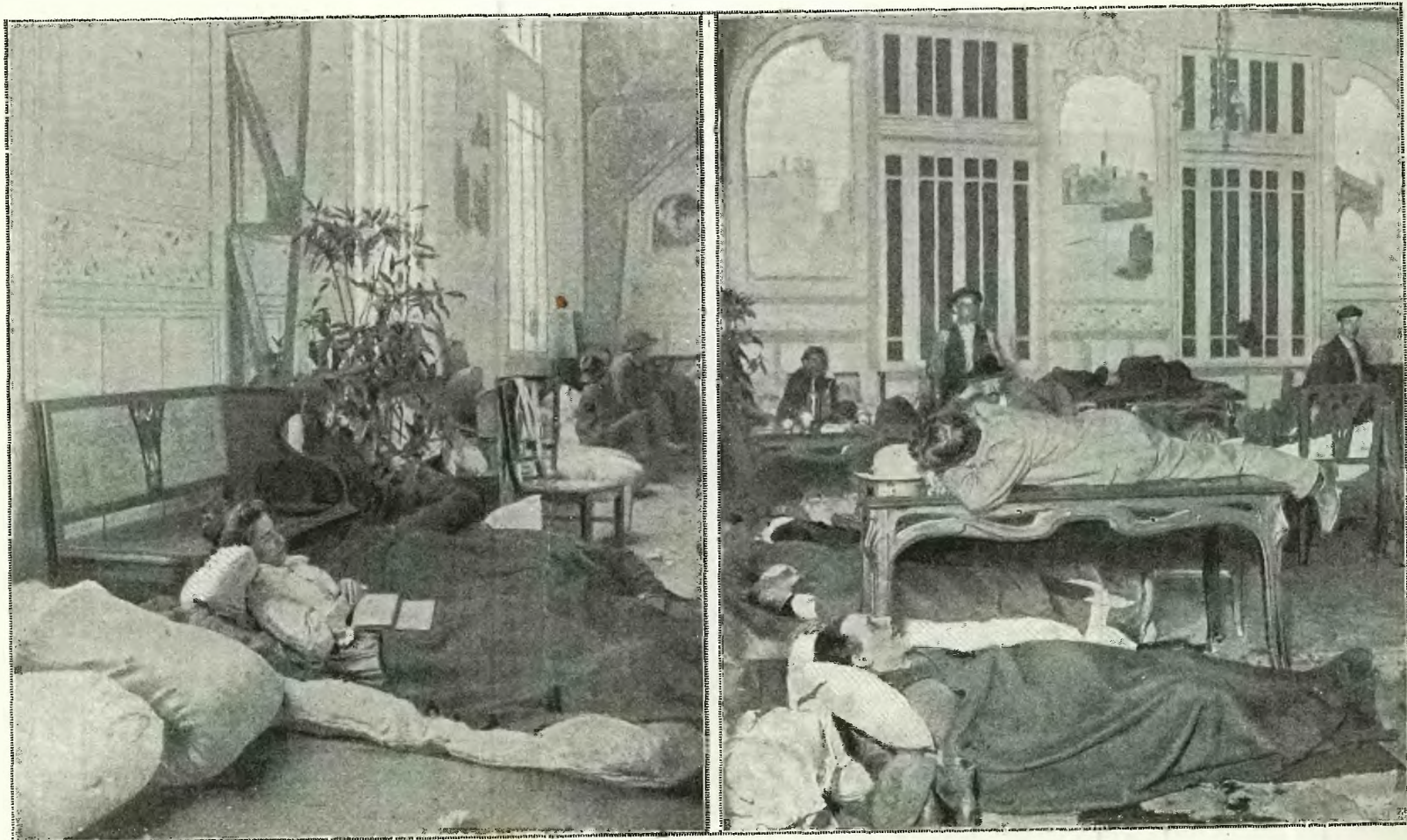
Emigrants campés dans un hangar de la Compagnie Transatlantique.

grands paquebots, la *Provence* et la *Gascogne*, étaient prêts à quitter le bassin. Les passagers arrivaient en foule. La population d'une petite ville se trouva bientôt assemblée devant les paquebots abandonnés par leurs équipages.

Les passagers de première et de seconde classe furent immédiatement dirigés vers d'autres ports où les paquebots étrangers font escale. Restaient des émigrants : deux mille cinq cents personnes, hommes, femmes, enfants.

Tous furent abrités sous les tentes de la compagnie, grands hangars mal fermés qui servent à l'embarquement et au débarquement des voyageurs et des marchandises. Des paillasses leur furent distribuées. Les plus entreprenants s'installèrent dans le hall élégant réservé d'ordinaire aux passagers des premières ; les autres — plus de deux mille — étendirent leur couche sur le sol même de la tente, empilant autour d'eux leurs paquets.

Ils restèrent là trois jours, campés, en attendant les paquebots allemands qui les emmenèrent.

Emigrants couchés dans les salons d'attente des passagers de 1^{re} et de 2^e classe.

LA GRÈVE DES INSCRITS MARITIMES : AU HAVRE



EN GUINÉE. — Un défilé fleuri dans la rue principale de Conakry. — *Phot. du Comptoir parisien.*

LA FÊTE DES FLEURS AUX PAYS EXOTIQUES

Au moment où Paris célèbre au Bois de Boulogne sa traditionnelle Fête des fleurs, il est intéressant de constater que l'Europe n'a pas le monopole de ces divertissements d'une si pittoresque élégance ; importés par nos compatriotes, ils égayent aussi nos lointaines colonies où l'éclat d'une flore luxuriante, le soleil qui règne en maître leur sont particulièrement propices.

C'est ainsi que, le 28 avril dernier, Conakry, chef-lieu de la Guinée française, célébrait sa première Fête des fleurs, organisée, avec le concours des colons, par les soins des autorités locales. La cité toute neuve mais déjà prospère, surgie dans l'île de Tumbo, et où l'on compte aujourd'hui environ quatre cents Européens, offrait, sous la clarté crue d'un ciel embrasé, le décor caractéristique de ses voies spacieuses, bordées de vastes bâtiments administratifs, d'importantes factoreries, de maisons basses aux toits de tôle ondulée couronnés de hautes palmes.

Les jardins avaient fourni une ample moisson de leurs produits variés : roses de France, volubilis fragiles, frangipaniers étranges, bribicus sanglants, classiques lauriers, bougainvillias dont les lianes flexibles se tordent comme des serpents chargés de clochettes. Tous les chevaux de la ville d'allures peu fougueses — car ils résistent mal au climat — avaient été mobilisés pour le cortège ; les pouss-pouss, les bicyclettes rivalisaient avec les wagonsnets du Decauville glissant sur leurs rails. On remarquait même, innovation ultra-moderne tout à fait sensationnelle dans une rue africaine de la côte occidentale, une

automobile, la seule que possède encore la ville, une voiturette coquettement parée, que les grands nègres vêtus de blanc regardaient passer, bouche bée. Et ils ne se montraient pas moins étonnés de cette pacifique bataille où, malgré la chaleur torride, les blancs mettaient tant d'ardeur à échanger des projectiles fleuris.

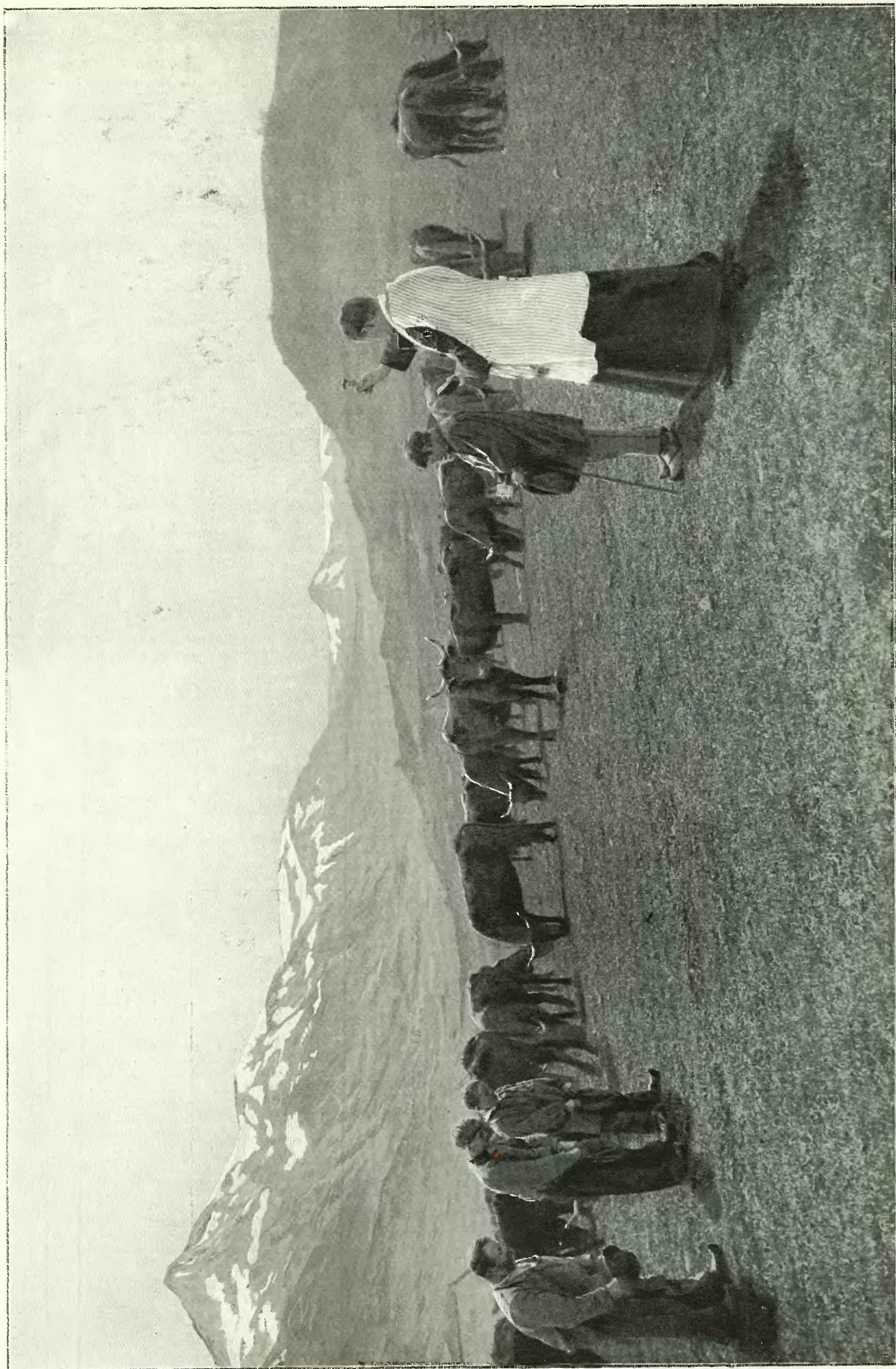
Il y eut antérieurement une Fête des fleurs mémorable à Hanoï. Dans la capitale du Tonkin, ville considérable et luxueuse qui s'est développée au bord du fleuve Rouge, à la place des paillottes annamites, le cadre s'élargissait et le décor différait sensiblement.

La plupart des nombreux véhicules prenant part au défilé, victorias, phaétons, charrettes anglaises, étaient les mêmes qu'on a coutume de voir chaque jour rouler autour du Grand-Lac, vers l'Hippodrome, le Village-au-Papier, la pagode du Grand-Bouddha, au trot vif de leurs petits chevaux ; c'étaient les mêmes cochers minuscules, étrangement costumés, aux pieds nus, au chignon tordu sous le polo, le bonnet de police ou le casque à cocarde. Mais, renonçant à leur esthétique nationale, d'une fantaisie souvent bizarre, nos Tonkinois s'étaient ingénies, sur les indications de « Madame Française », à tresser des guirlandes de fleurs tropicales et européennes dont ils avaient artistement décoré les voitures, les harnais, les rayons des pouss-pouss, les chars construits par les soldats.

Commencée dès le second réveil de la ville, après la sieste, la bataille dura jusqu'au crépuscule. Les élégances féminines, les toilettes à la dernière mode, l'entrain et la gaieté des combattants, tout cela était si français que, si, du côté masculin, tant de chignons annamites et de longues tresses de Chinois ne s'étaient trouvés là, on aurait pu se croire dans quelque capitale de l'Occident.



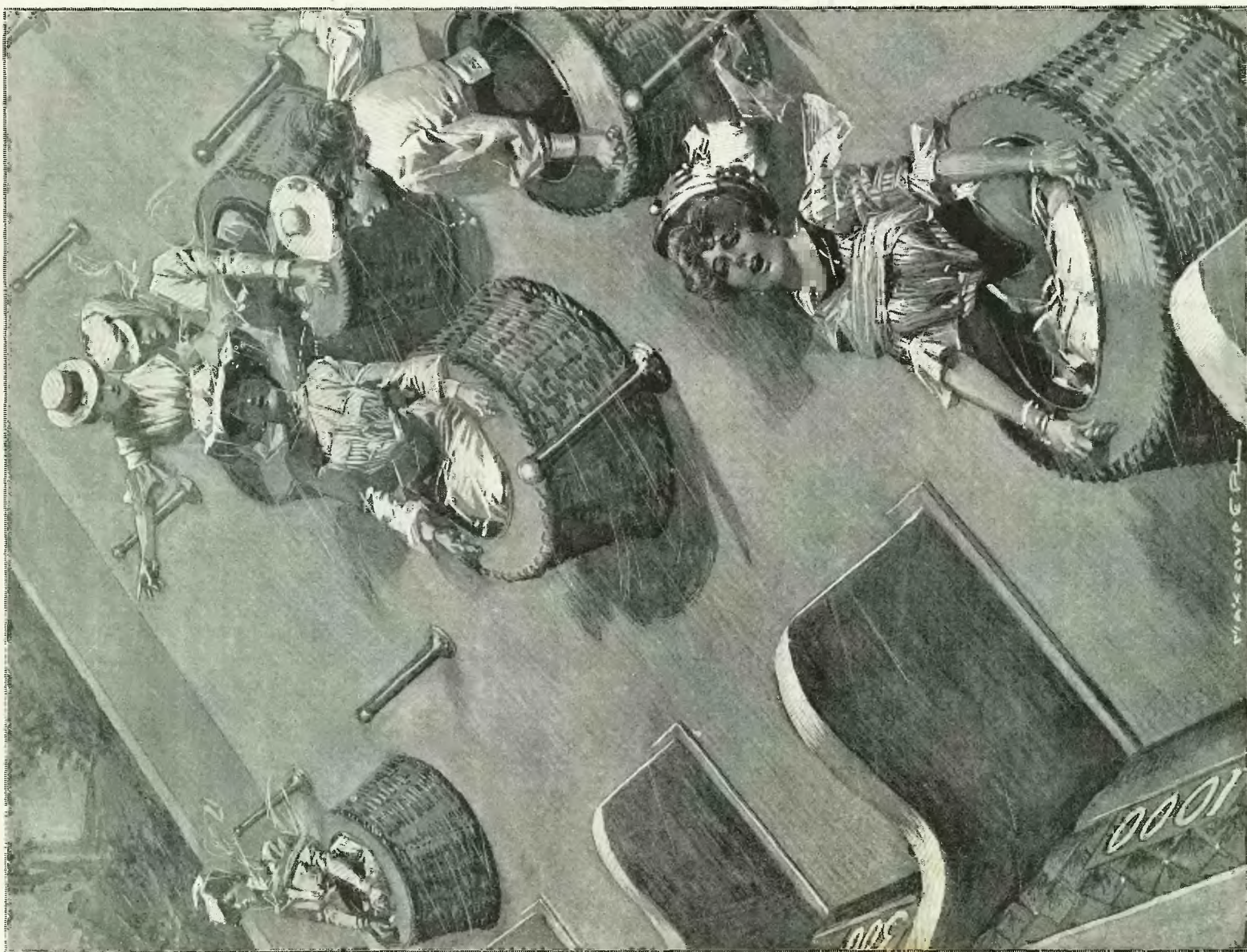
AU TONKIN. — Un char fleuri très remarqué à la fête d'Hanoï. — *Phot. Jean d'Estray.*



EN AUVERGNE : LA BÉNÉDICTION D'UN TROUPEAU AVANT LE DÉPART POUR LES HAUTS PATURAGES. — Phot. Machin.

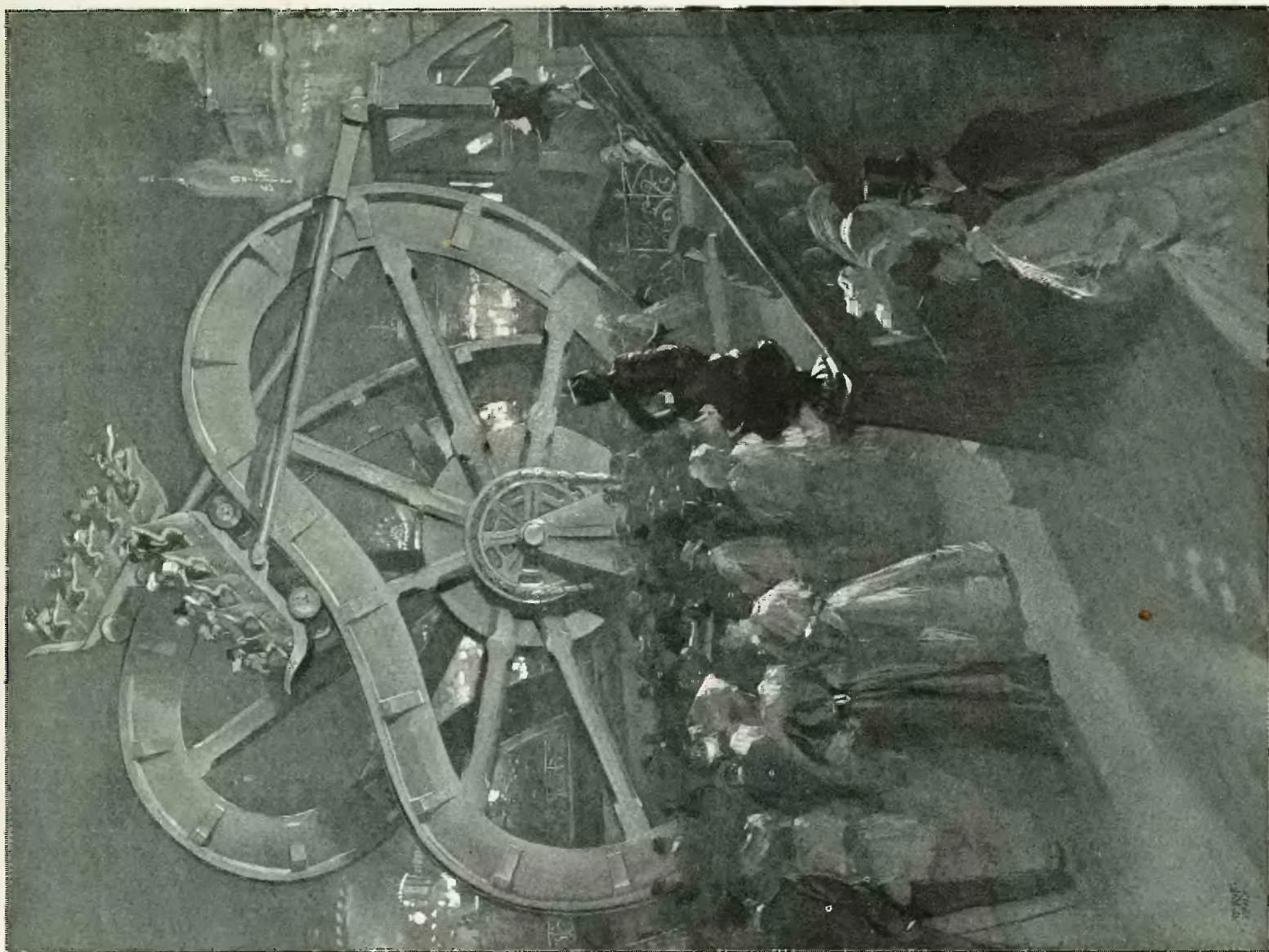
Voici le temps où, la neige ne couvrant plus que les cimes, les troupeaux partent pour aller passer la belle saison dans les hauts pâturages. En Auvergne, ce départ est toujours précédé d'une cérémonie aussi touchante que pittoresque. Avant de gagner les « burons », les fermes d'été où ils vont vivre cinq mois, les pâtres rassemblent leurs troupeaux près

de la ferme, où le prêtre, appelé par le fermier, vient leur donner la bénédiction, prier pour que l'orage les épargne et que, dans la solitude si calme des hauteurs, ils croissent et se multiplient. La scène, dans le décor grandiose que lui font les monts, la forêt verte, le pâle pacifique, où l'on n'entend que le tintement des clochettes, est étrangement impressionnante.



Le Billard hollandais pour dames. — Dessin d'après nature de Max Couper.

A nos compatriotes, amateurs de sensations bizarres et brutales, aux clients de la « boucle » et des manèges de la foire, l'Angleterre va renvoyer bientôt, sans doute, deux nouveaux divertissements qui lui viennent de l'ingénieuse Amérique et qui font en ce moment les délices des Londoniens à l'exposition d'Earl's Court. Ce sont le Billard humain et la Roue infernale. A regarder ces deux images, on en comprend le fonctionnement sans trop d'explications : le Billard humain,



La Roue infernale. — Dessin d'après nature de W. Russell Flint.

aimables jeunes femmes du dessin. Quant à la Roue infernale, c'est une machine autrement compliquée et bien digne du cerveau yankee qui la conçut. Son aspect fantastique fait songer aux engins extravagants des romans de Wells. Son inventeur assure que, grâce à sa disposition, en excentrique cordiforme, diraient les mécaniciens, elle procure des frissons auprès desquels les émotions des jeux anciennement connus apparaissent enfantines et grossières. On l'en croit.

DIVERTISSEMENTS MODERNES

c'est un plan incliné énorme, au pied duquel s'ouvrent des compartiments numérotés, comme dans le billard hollandais. Ce plancher est planté, en quinconces, de forts piquets de fer, solidement fixés. Les joueuses prennent place dans de larges corbeilles tronconiques, à l'intérieur desquelles un siège leur est ménagé, et, parties du sommet, il s'agit, pour elles, après avoir été ballotées entre les obstacles, d'arriver au bout, « dans le mille », si possible. Telle est la bonne fortune qui advient à l'une des



Le collège japonais de Tun-Wen, près de Changhaï (Chine). — Copyright Walter Kirton.

LES JAPONAIS EN CHINE

Sans doute, le Japon n'avait pas attendu la date de sa victoire sur la Russie pour aspirer au rôle de tuteur, de mentor de la vieille Chine engourdie, et pour s'y préparer. Mais le prestige que lui ont assuré les succès de ses armes lui rendent, depuis le traité de Portsmouth, la tâche singulièrement facile. Le rêve que caressent les Nippons, d'entraîner dans leur mouvement les Célestes, leurs voisins, s'achemine vers une prompt réalisation.

Un des instruments les plus efficaces de cette japonisation de la Chine aura été, à coup sûr, le collège japonais de Tun-Wen, près de Changhaï.

Cette école fut fondée à la suite du traité de Simonosaki. On assure même qu'elle a fourni au Japon, pour la préparation de la campagne de Mandchourie, ses auxiliaires les plus précieux : les espions qui renseignèrent l'état-major de Tokio avant l'ouverture des hostilités et lui continuèrent ensuite leurs bons offices au cours des opérations.

D'après les prospectus imprimés que répand le collège de Tun-Wen, il reçoit, au nombre de trois cents chaque année, des jeunes Japonais choisis dans toutes les provinces de l'empire, chaque pré-

fecture payant pour les étudiants qu'elle envoie.

Les élèves sont répartis en deux sections : politique et commerce. Les premiers sortent avec le diplôme de *Sei-ho-gakushi* ou « maître ès-lois et politique » ; les autres avec le grade de *Sho-mu-gakushi*, de « maître en commerce ».

En réalité, il s'agit de bien autre chose : cette école de Tun-Wen est une institution politique, et ce que les jeunes Japonais viennent étudier là, c'est la Chine, son sol, son peuple, ce sont ses mœurs. Ils viennent prendre contact avec le Chinois, préparer le règne du Japon.

Durant la guerre de Mandchourie, ceux qui furent employés à l'armée, au service que nous disions plus haut, portaient, afin de mieux passer inaperçus, des nattes en faux cheveux. Plusieurs, chez qui la supercherie fut découverte, connurent au prix de leur vie que le subterfuge était peu efficace.

Depuis lors, on a changé de tactique : les élèves du collège de Tun-Wen, appelés à vivre au milieu des Chinois, à devenir fonctionnaires chinois, non seulement ont adopté le costume du pays, mais laissent croître leurs cheveux de façon à pouvoir porter la natte naturelle, et éviter, dans l'avenir, les mésaventures cruelles qui advinrent aux espions.



Elève japonais de Tun-Wen laissant pousser ses cheveux.



Elève japonais de Tun-Wen, les cheveux déjà longs et ayant adopté le costume chinois.

L'IMMIXTION DES JAPONAIS EN CHINE. — Copyright Walter Kirton.

PÉKING-PARIS EN AUTOMOBILE

Des automobiles lancées en plein désert de Gobi ; l'idée de notre confrère *le Matin* est originale en même temps qu'audacieuse. Mais que de tribulations en perspective pour les intrépides « chauffeurs » qui vont, le 10 juin, tenter l'aventure.

Quiconque a fait la traversée de cette région de l'Asie centrale se refuse à croire à la possibilité du succès d'une pareille entreprise. Il est vrai qu'en ces deux dernières années la piste — non la route : il n'en existe pas — la piste battue fiévreusement par les Russes a peut-être été améliorée. Pendant la guerre russo-japonaise, alors que le Transmandchourien était coupé et toutes communications entre la Chine et la Mandchourie septentrionales interceptées par les Japonais, les Russes avaient rétabli des relations directes entre Péking et Irkoutsk ou Tsitsikar par l'antique route des caravanes : courriers, relais cosaques ou mongols, assurant le service rapide et régulier des renseignements et des dépêches ; convois nombreux de marchandises et de vivres à destination des armées en campagne.

Mais où passent et où ont passé les caravanes interminables de chameaux aux allures lentes et solennelles, où passeront tant de petits chariots bas à deux roues attelés de bœufs ou de mules — seuls véhicules pratiques dans le désert — est-ce que passeront les automobiles, relativement fragiles, plus larges en maints endroits que la piste elle-même ?

« Nous passerons », disent les chauffeurs. Leur volonté paraît invincible. Tant mieux pour eux, car les obstacles à vaincre surgiront en nombre sur cette route en partie désertique de 1.200 kilomètres qui sépare Péking des rives du Baïkal.

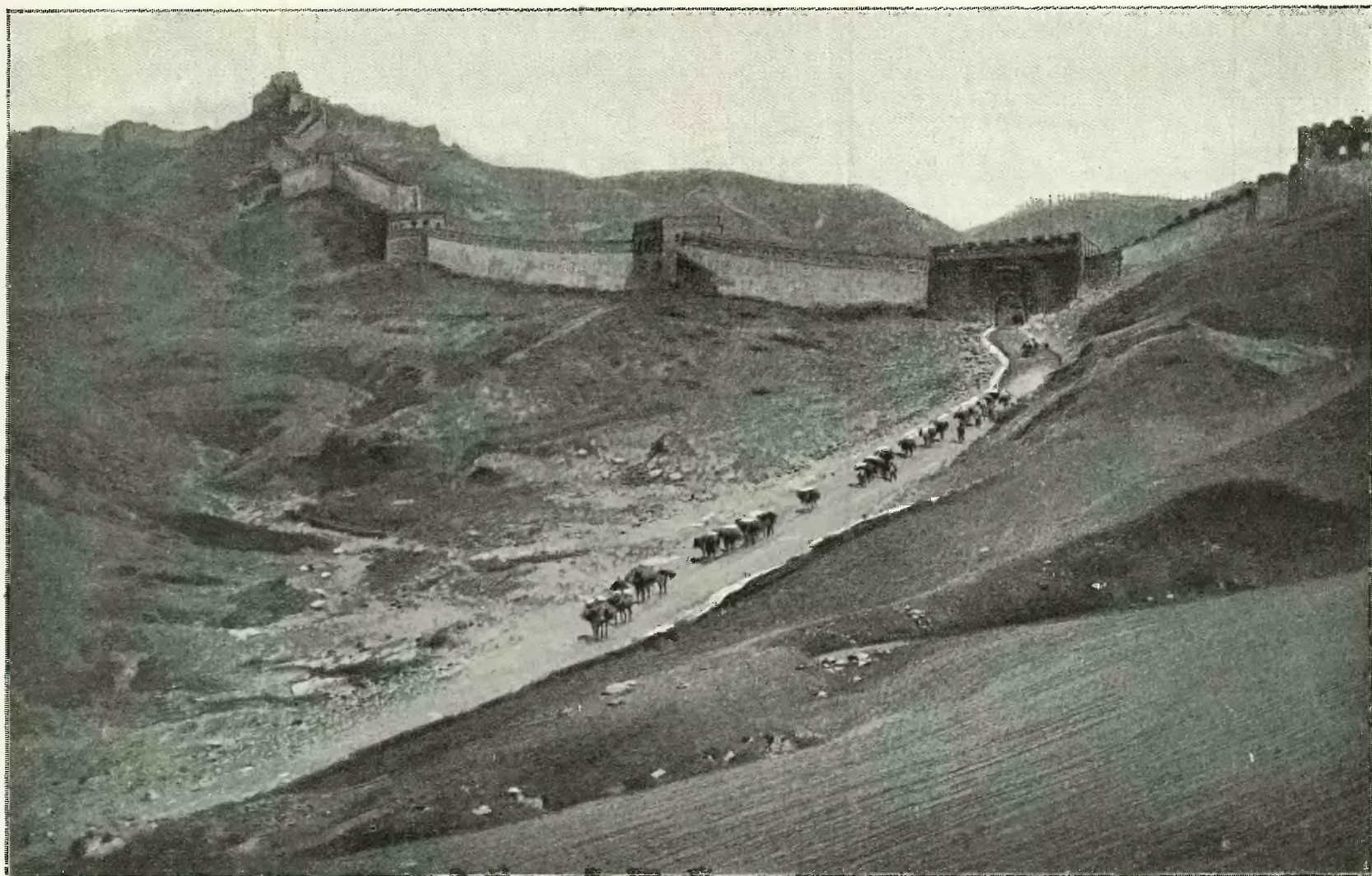
La partie la plus accidentée est celle qui s'étend de Péking à quelque 50 kilomètres au nord de Kalgan. Dans ce trajet relativement court, il s'agit de franchir le triple bourrelet montagneux qui sert de revers extérieur aux terres hautes de Mongolie. Kalgan culmine à 1.000 mètres au-dessus de Péking : c'est donc de cette différence d'altitude qu'il faut s'élever sur le parcours de 200 kilomètres qui sépare ces deux points. Et cette ascension s'exécute au travers de failles pittoresques, mais la plupart du temps malaisées et dangereuses, où la piste grimpe et redescend à des allures vertigineuses, puis zig-zague, se détend et repart pour s'accrocher ou se suspendre encore au flanc de rocs abrupts et surplombants.

Mais si l'ascension est pénible, au moins est-elle intéressante. Nombreux sont les vestiges rappelant l'invasion des hordes mongoles et les combats sanglants livrés contre elles par les Chinois durant les quinze premiers siècles de notre ère : autels et tombeaux de marbre ou de pierre, arcs et trophées merveilleusement sculptés, villes détruites, portes en ruines et, dominant et écrasant tous les autres spectacles par son imposante majesté, la vieille muraille de Chine, la grande muraille, escaladant hardiment les crêtes en des bonds prodigieux et posant très haut sur le ciel, au faite des sommets les plus inaccessibles, sa dentelure si curieuse de bastions, de tourelles et de donjons croulants.

Au travers de ces pentes accidentées, les caravanes mettent quatre jours pour atteindre Kalgan. Cette ville, accrochée sur le rebord méridional du plateau mongolien, est la véritable porte du désert. C'est là que se rencontrent les nombreuses caravanes venues du Nord et du Sud ; c'est là que se font les échanges des produits d'Orient et d'Occident.

Dominée et défendue par la grande muraille couronnant les crêtes d'alentour, la vieille cité était autrefois enfermée dans une formidable enceinte. Mais, croissant, chaque siècle, en activité et en importance, elle a débordé depuis longtemps hors de ses murs ; des agglomérations nombreuses se sont créées et non point seulement chinoises, mais mongoles et russes aussi. Les travaux de ce fameux Transmongolien, jadis projeté par les Russes, puis amorcé par les Chinois, se poursuivent, dirigés en fin de compte par des ingénieurs japonais, sur la route de Kalgan. Mais l'entreprise est laborieuse. Actuellement, il n'y a que 50 kilomètres de voie ferrée en exploitation, et, en attendant que des rails russes, chinois ou japonais sillonnent le Gobi, les caravanes continuent à en assurer la traversée en trente jours environ. Il est probable qu'elles continueront à l'assurer longtemps encore, — à moins que « nos hardis chauffeurs » ne fassent des adeptes enthousiastes et convaincus parmi les tranquilles pasteurs de la terre des Hautes Herbes. Ce serait là un beau succès ; mais, avant de le proclamer, attendons prudemment leur retour.

LÉO BYREM.



Le passage de la grande muraille, à Kalgan.



Entre Péking et Kalgan : où l'on fera du 2 kilomètres à l'heure.
LA COURSE AUTOMOBILE PÉKING-PARIS. — La route, sur le trajet de la première étape.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

UN NOUVEAU ROMAN DE M. PAUL BOURGET (1).

Ce qui distingue la dernière œuvre de M. Paul Bourget, c'est l'habile composition. Aucun personnage de hasard ; tous sont nécessaires au roman, de telle sorte que, si l'un d'eux manquait, ce serait comme une pierre essentielle détachée d'un édifice, lequel menacerait ruine. Tout se tient dans le récit de M. Bourget. Les héros et les héroïnes, c'est une autre qualité qu'il convient de remarquer, ne se contentent pas d'avoir un lien indispensable avec l'en-semble : ils réapparaissent à l'endroit précis où on les attend et où leur présence se justifie. Il me semble, en ces quelques lignes, avoir donné à M. Paul Bourget la louange méritée et capitale.

Je saisis dans *l'Emigré* une autre note, bien particulière à M. Bourget. Après avoir nettement posé ses héros, avec leur tempérament et leur éducation, il rattache à cela tous leurs actes. Quel abus on a fait des mots : psychologie, roman psychologique ! Au fond, quand je lis M. Bourget, qui passe pour le représentant du genre, c'est avant tout du raisonnement et de la logique que je goûte dans ses pages.

De là, son style, sa phrase appropriée à la pensée : elle a du mordant, du sérieux, parfois quelques contours, car elle doit embrasser tous les détails et toutes les subtilités de l'analyse ou de la logique psychologique. Ne demandez pas à M. Bourget une poésie débordante, ces nuances chaudes qui doivent être surtout réservées à ceux qui essaient de représenter les milieux, comme M. Zola. L'étude des âmes ne prête pas à ce luxe de tons, à ce lyrisme. Il y faut, non un ciel d'Italie ou d'Espagne, mais la lumière de Londres ou d'Oxford, ou plutôt cette clarté tamisée qui passe à travers les rideaux d'un salon. Du reste, le cadre des romans intimes de M. Bourget, ce sont ordinairement les étoffes, les ornements des intérieurs riches, non la grande nature. Il n'y a pas là le parfum des haies, la senteur des bois, mais on y respire les fleurs encloses dans des vases de prix et les discrètes essences féminines.

Ce jugement porté sur le talent de M. Bourget, sur ses qualités manifestement visibles dans *l'Emigré*, abordons la thèse qu'il a développée en son livre. Dans ses romans précédents, M. Bourget, dont le conservatisme — pour user d'un mot aussi expressif qu'il est peu élégant — se marque depuis quelques années, avait presque fait œuvre de combat dans *l'Étape* et surtout dans *le Divorce*. Ici, il expose sans prendre aussi fermement parti ; il semble même inviter à la discussion les critiques et lui-même.

Le marquis de Clavières-Grandchamp, retiré dans ses terres, étranger au monde actuel, ne comprenant pas qu'on serve la République, même sous prétexte de servir la France, se comporte comme si rien n'était survenu sur la planète depuis 1789. Le dix-huitième siècle même, avec sa philosophie, ne semble pas l'avoir touché. C'est le gentilhomme des temps primitifs. Il a l'unique préoccupation de conserver, non seulement lui-même, mais sa race, purs de tout alliage, soit avec les idées nouvelles, soit surtout avec les éléments roturiers. Ce n'est pas lui qui conseillerait, même après les plus cruels revers de fortune, à son fils Landri de rechercher une riche Israélite ou Américaine : plutôt les pires catastrophes et la mort que la plus légère altération de la race !

Aussi, comme il veille sur les pensées

(1) *L'Emigré*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50.

et sur les sentiments de son fils unique, Landri de Grandchamp ! A peine lui a-t-il permis d'embrasser la carrière militaire et de se commettre avec le drapeau tricolore. Moins intransigeant, l'esprit de Landri est le théâtre d'un duel entre les préjugés anciens et les aspirations nouvelles. Le jeune homme n'a pas, dans la race, la foi ferme de son père, ni son éloignement pour le régime exécuté ; il se laisserait volontiers aller à de dangereuses concessions. N'aime-t-il pas une femme de roture, Mme Olier, jusqu'à lui promettre le mariage ?

Ce qui explique ce dualisme de Landri, c'est qu'il n'est pas le fils de son père. Noble par sa mère, il apprend au lit de mort de M. Jaubourg qu'il est né des amours adultères de celui-ci, un opulent bourgeois, avec Mme de Clavières-Grandchamp. Le marquis lui-même finit par tout savoir. Ce jeune homme qu'il a élevé, qu'il a adoré, dont il est adoré lui-même, n'appartient pas à sa famille. Est-ce une raison pour se séparer de lui ? N'est-il pas son fils malgré tout ? Il y avait là, à côté de la pensée maîtresse du volume, un délicat problème de psychologie. Le sentiment maternel est inné. Dès avant même la naissance, la femme enveloppe son fils ou sa fille d'une tendresse passionnée. Mais l'amour paternel naît et se développe chez l'homme par l'habitude de voir l'enfant et de lui donner ses soins. Derrière le cercueil d'un nouveau-né, la mère pleure abondamment, tandis que le père marche dans une certaine insensibilité. Après les longues années de sollicitude inquiète, le marquis de Clavières-Grandchamp ne pouvait pas, malgré la révélation fatale, ne pas aimer paternellement le jeune homme d'une si parfaite noblesse morale et qu'il avait fait de sa race par l'éducation.

Et cependant, il le laisse s'embarquer sous un nom nouveau, avec sa jeune femme, l'ancienne Mme Olier, pour la lointaine Amérique, où il devra refaire son existence, coloniser, mener peut-être la vie du rancho. Au dernier moment, sur le rivage, le marquis souffre du départ, mais sans un cri de rappel. Les préjugés l'emportent sur la paternité et sur le bon sens.

M. Bourget en conviendra avec moi : ce n'est pas un type commun qu'il a dépeint dans son roman. Son *Emigré* n'est-il pas le dernier spécimen de l'espèce ? Où est l'homme inflexible s'enfermant avec superbe dans son isolement, sacrifiant tout à sa race, ses affections et ses intérêts ? Qui immole ainsi ce qu'il a de plus cher à une idée ne manque sans doute pas de grandeur. Cependant, au personnage de M. Bourget, on souhaiterait quelque chose de plus. La morale n'est pas tout et ne suffit pas à faire l'homme parfait : il y faut ajouter l'intelligence. Or, le marquis gère avec assez peu de raison ses affaires d'argent. On le vole sans qu'il s'en aperçoive : son patrimoine s'en va de toute part sans qu'il s'en rende compte. Ces sortes de désordres dans les finances particulières des ducs, comtes ou marquis ont pour résultat presque fatal, pour la descendance, des unions d'argent, sans amour et sans honneur.

Mais, du reste, M. Bourget, semble-t-il, nous a présenté son héros sans trop l'approuver. Peut-être même, se souvenant qu'il est l'auteur d'*Outre-Mer* et qu'il s'est assis à la table des rois de là-bas, a-t-il une certaine prédilection pour le jeune Clavières-Grandchamp qui va chercher dans les grands espaces une existence laborieuse. A côté de son conservatisme, M. Bourget témoigne ainsi, de temps à autre, quelque goût pour les nouveautés. Son passé lui revient, quelque chose du Bourget qui écrivait *le Disciple* et scandalisait fort son ami M. Taine.

Peut-être, au premier Bourget qui persiste malgré tout, doit-on aussi cette tête sympathique, bien qu'austère, du jeune médecin, dévoué à la science, prolétaire encore, raide, soupçonneux, mais d'une moralité si délicate. Elevé par un aïeul, ses habitudes studieuses lui ont donné une sensibilité morale fort aiguisée. Rien de dramatique comme ses inquiétudes sur la probité de son père.

J'ai tenu à noter dans cet article combien j'ai été ravi de rencontrer là, parfaitement cohérents, les deux Bourget : celui d'aujourd'hui que je connais seulement par ses manifestations littéraires, et l'ancien Bourget que j'ai vu plus directement. Au fond, malgré les apparences, nous ne changeons jamais complètement ! une bonne part de notre passé nous reste toujours, sans que nous puissions nous en défaire. Nous ne brûlons jamais, jusqu'au dernier bout, ce que nous avons aimé. Je l'ai une fois de plus constaté en lisant *l'Emigré*. E. LEDRAIN.

Divers.

☞ Citons : *Tout ce qu'il faut savoir* en astronomie, géologie, géographie, histoire, religions, philosophie, une encyclopédie vraiment pratique (Delagrave, 6 fr.), par M. F. Damé, docteur ès-lettres ; *la Russie inconnue* (Roustan, 2 fr. 50), étude économique, politique et financière, par le comte de Saint-Maurice ; *Histoire de l'officier français* (Lavauzelle, 4 fr.), par le capitaine Gosart ; *le Chauffeur à l'atelier*, publié dans la « Bibliothèque du chauffeur » (Dunod et Pinat, 3 fr. 50), par le docteur R. Bomnier ; *les Merveilles de la vie* (Schleicher, 2 fr. 50), par Ernest Haeckel.

MM. Pierre Veber et Hugues Delorme.

Les trois actes de MM. Gumpel et Dela-quys nous content, en vers frais et pimpants, un épisode des *Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos. Les scènes se nouent et se dénouent avec facilité. C'est un joli début et qui promet.

Le Maître à aimer est une anecdote libertine aussi, et qui serait du plus pur « dix-huitième siècle » si MM. Pierre Veber et Hugues Delorme, avec un tour de plume et un esprit consommés, ne l'avaient modernisée juste assez pour donner une saveur nouvelle à ce petit régal littéraire.

Les théâtres ferment les uns après les autres, et nos artistes les plus fameux partent en tournées faire applaudir par la province et par l'étranger les succès de la saison dernière. C'est le moment que choisissent naturellement les comédiens et comédiennes étrangers pour venir faire consacrer à Paris leur renommée.

Miss Olga Nethersole, qui joue en ce moment sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt une série des meilleures pièces de son répertoire : *la Seconde Mme Tanqueray*, *Magda*, *Sapho*, *Carmen*, *Adrienne Lecouvreur*, *la Dame aux Camélias* (bizarrement intitulée *Camille* dans la traduction anglaise), s'est déjà acquise une réputation considérable en Angleterre, où elle a débuté il y a quinze ans et où elle joue régulièrement, à Londres, pendant la saison, soit au Court-Théâtre, soit à l'Aldelphi, soit au His Majesty's, et en Amérique et en Australie qu'elle a visitées plusieurs fois. Le public parisien ne la connaissait pas, mais savait qu'elle connaissait, par contre, admirablement et aimait notre théâtre, et qu'elle avait fait applaudir sur toutes les scènes où elle a paru, non seulement *la Dame aux Camélias* et *Sapho*, mais *Frou-frou*, *la Tosca*, *Denise*, *le Dédale*, *le Réveil* ; aussi lui a-t-il fait, dès le premier soir, l'ac-



Miss Olga Nethersole. — Photographie Reutlinger.

LES THÉÂTRES

Pour terminer sa saison, M. Antoine nous a offert à l'Odéon deux pièces en vers sur l'amour au dix-huitième siècle : l'une, *Monsieur de Prévan*, est en trois actes, et de deux débutants, MM. Gumpel et Delaquys ; l'autre, *le Maître à aimer*, est en un acte et de deux auteurs connus et appréciés,

cueil le plus chaleureux, le plus enthousiaste — et le mieux mérité. Miss Olga Nethersole est une comédienne au jeu souple et brillant, et que l'on sent éprise passionnément de son art ; elle a l'avantage, appréciable au théâtre, de posséder une voix prenante et les lignes d'une silhouette sculpturale achevées par les traits réguliers d'un visage aux beaux yeux intelligents.



La cigogne à la jambe de bois.



Les narcisses du val de Gruyère, en Suisse. — Phot. J. Brocherel.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA GIGOGNE A LA JAMBE DE BOIS.

« Marinette » — tel est le nom de cette cigogne peu banale — appartient à M. Hilaire Borge, interne à l'hôpital civil de Relizane, localité algérienne du département d'Oran ; c'est dire qu'elle ne pouvait manquer de soins éclairés, en cas de maladie ou d'accident. Or, il lui arriva d'avoir la patte gauche broyée au tiers supérieur, ce qui, en termes de chirurgie, constituait une fracture compliquée, d'une réduction difficile. Son maître essaya d'abord de conserver le membre compromis au moyen d'un appareil de Scultet ; mais, trente jours après la pose de cet appareil, le cal ne se formant pas et la plaie produite par les nombreuses esquilles commençant à se gangrener, le praticien dut se décider à une opération radicale : la désarticulation au niveau du genou. Elle réussit à souhait, et, quinze jours plus tard, la cigogne marchait sur ses deux jambes, — dont une de bois. « Marinette », paraît-il, n'en est pas trop incommodée : si elle n'a pas retrouvé toute son aisance d'allure, du moins a-t-elle gagné en dignité ce qu'elle a perdu en souplesse ; elle fait, d'ailleurs, des progrès continus dans ce nouveau mode de locomotion et, toujours aussi sociable qu'avant sa cruelle disgrâce, elle accourt au moindre appel de ses amis habituels.

Ajoutons que la prévoyante sollicitude de son bienfaiteur tient en réserve un « pilon » de rechange, tout prêt à remplacer celui dont elle est munie, s'il venait à se détériorer.

Le fait qu'on nous signale est curieux ; toutefois, il n'est pas sans précédents : le Jardin des Plantes de Paris, par exemple, a longtemps possédé dans sa ménagerie un échassier amputé d'une patte et pourvu d'une jambe de bois.

CINQ GÉNÉRATIONS.

Il n'est pas commun de voir un même foyer compter des représentants vivants de cinq générations. Un exemple de ce cas exceptionnel nous est fourni par une famille de la Haute-Vienne, résidant au château de Lavaud-Bousquet, dans l'ar-

rondissement de Saint-Yrieix. M. Gustave de Lachaze de Saint-Germain, ancien magistrat et écrivain distingué, est, en effet, père de deux enfants, M^{lles} Pauline et Gilberte, âgées de trois ans et demie et de deux ans et demie, qui ont le rare privilège de grandir sous les yeux de leur trisaïeule. Celle-ci, fille de M. Raymond Pénierres, premier sous-préfet d'Ussel, et veuve du docteur Maisonneuve-Lacoste, accomplira sa quatre-vingt-seizième année le 11 juillet prochain ; sa fille, épouse de M. Gustave Dayras de Viljavet, notaire honoraire à Ussel, vient d'avoir soixante-seize ans le 5 juin ; enfin, la fille des précédents, épouse de M. Gaston Lachaze de Saint-Germain, ancien magistrat, avocat, maire d'Ussel, aura cinquante-quatre ans le 23 juillet. L'appellation de grand-mère qu'elle reçoit des deux charmantes fillettes représentant la cinquième génération, elle peut, à son tour, le donner à la vénérable doyenne du groupe familial reproduit ici.



Les cinq générations du château de Lavaud-Bousquet.

UN OcéAN DE NARCISSES.

Bien que les Alpes aient été fouillées de toutes parts et que l'homme, partout où il a pu, ait détruit en bonne partie leur beauté primitive, il existe encore dans les coins les plus reculés des lambeaux de terre vierge où la nature s'épanouit dans toute sa magnificence. Un exemple des plus rares est donné par une combe perdue du val de Gruyère, en Suisse, où, à partir de la mi-mai, on peut jouir d'un spectacle peut-être unique au monde. Il s'agit d'immenses champs de narcisses, qu'on aperçoit de fort loin et qu'on prendrait pour des névés. Les fleurs, venues naturellement et respectées jalousement par les gens de l'endroit, qui sont fiers de cette rareté naturelle, sont si touffues que les corolles se touchent presque. A la moindre brise, au moindre souffle, c'est un ondolement de mousseline qui ravit le spectateur privilégié qui peut en être le témoin.

LES PROPRIÉTÉS ANTISEPTIQUES DU VIN

MM. Sabrazès et Marcandier, de l'institut Pasteur, viennent de constater que le vin est un excellent destructeur du germe de la fièvre typhoïde. En ajoutant, par 10 centimètres cubes de vin, deux gouttes de bacille d'Eberth en bouillon de culture de trois jours, ils ont obtenu la stérilisation en dix minutes pour le vin de champagne, en quinze minutes pour le vin blanc de Sadirac, et en trente minutes pour le bourgogne et le vin de Grenade. De façon générale, les vins blancs se montrent plus actifs, sans doute en raison de leur plus grande acidité.

La dilution atténue beaucoup le pouvoir microbicide ; il a fallu respectivement une heure et demie et quatre heures pour arriver à la stérilisation dans du champagne dédoublé et dans du vin rouge, additionné de moitié ou de deux tiers d'eau. D'après MM. Sabrazès et Marcandier, il suffirait de mouiller le vin blanc six heures et le vin rouge douze heures avant le repas pour n'avoir pas à redouter le bacille typhique. Le médoc ou le chablis pourrait même, en cas d'urgence, être utilisé comme antiseptique par les chirurgiens.

Ces conclusions, qui soulèveront sans doute de vives discussions, parfois intéressées, prennent une importance particulière en ce moment de crise viticole. Il est à souhaiter qu'elles soient reconnues assez exactes pour faire échec à la mode adoptée, depuis quelques années, par un grand nombre de médecins, d'interdire, sans distinction, le vin à tous leurs clients.

ELECTRISATION DE LA FARINE.

Il y a environ deux ans, on imagina d'électriser ou, mieux, d'ozoniser la farine. M. Alsop prétendit que l'on augmentait ainsi de 70 % la proportion de matière azotée et, par conséquent, la valeur nutritive. M. Balland, au contraire, déclara que cette farine fournissait un pain plus blanc, mais moins savoureux et ne contenant pas plus d'azote que le pain ordinaire.

C'est plutôt ce dernier qui semblerait avoir raison. En tout cas, il est établi aujourd'hui que la farine électrisée absorbe énormément d'eau, et son usage commence à se répandre dans les meilleures boulangeries de New-York.

LES FÊTES DU JUBILÉ DE LINNÉ A UPSAL

(Voir notre gravure de première page.)

L'Université d'Upsal a fêté, le 23 mai, dans une cérémonie solennelle, le deuxième centenaire de la naissance de Linné, le célèbre botaniste suédois. A la séance plénière, honorée de la présence du prince héritier de Suède et de plusieurs membres de la famille royale, assistaient des représentants de tous les corps scientifiques de l'Europe ; l'Institut de France avait envoyé comme délégué le prince Roland Bonaparte. Le programme officiel comprenait un discours du recteur Schück, des formules d'hommage prononcées dans toutes les langues, une cantate en l'honneur de *Carolus Linnaeus*. Le défilé du cortège se rendant à la cérémonie offrit une particularité originale : les membres éminents de l'illustre université, marchant en tête à pas comptés, avaient, suivant un antique usage, le front ceint de vertes couronnes. Cette parure de feuillage s'appropriait assurément à la fête commémorative d'un roi de la botanique ; mais son contraste avec le costume moderne des respectables savants qui la portaient ne laissait pas de souligner un curieux anachronisme dont leur gravité, d'ailleurs, ne semblait nullement troublée.

L'INCENDIE DE BERCK-SUR-MER

Au moment où devrait s'ouvrir, bientôt, la saison des bains, Berck-sur-Mer, la plage si familière aux Parisiens, a failli être détruite, dans la nuit de lundi à mardi, par les flammes. Tout un quartier, compris entre la rue des Bains, la rue du Calvaire et l'endroit connu des Berckois et de leurs hôtes sous le nom de « l'Entonnoir », a été la proie d'un incendie qui s'est déclaré d'abord dans les cuisines de l'hôtel de la Plage.

Cet hôtel, construit en bois, flamba comme une meule ; l'hôtel de Londres, qui lui était contigu, puis huit chalets, et enfin l'hôtel de France. A l'exception d'une partie de ce dernier établissement, qu'on put protéger, tout fut dévoré en un rien de temps. Il ne reste plus, à la place, que des pylones de maçonnerie, des pans de mur.

LES VIGNERONS LANGUEDOCIENS A NIMES

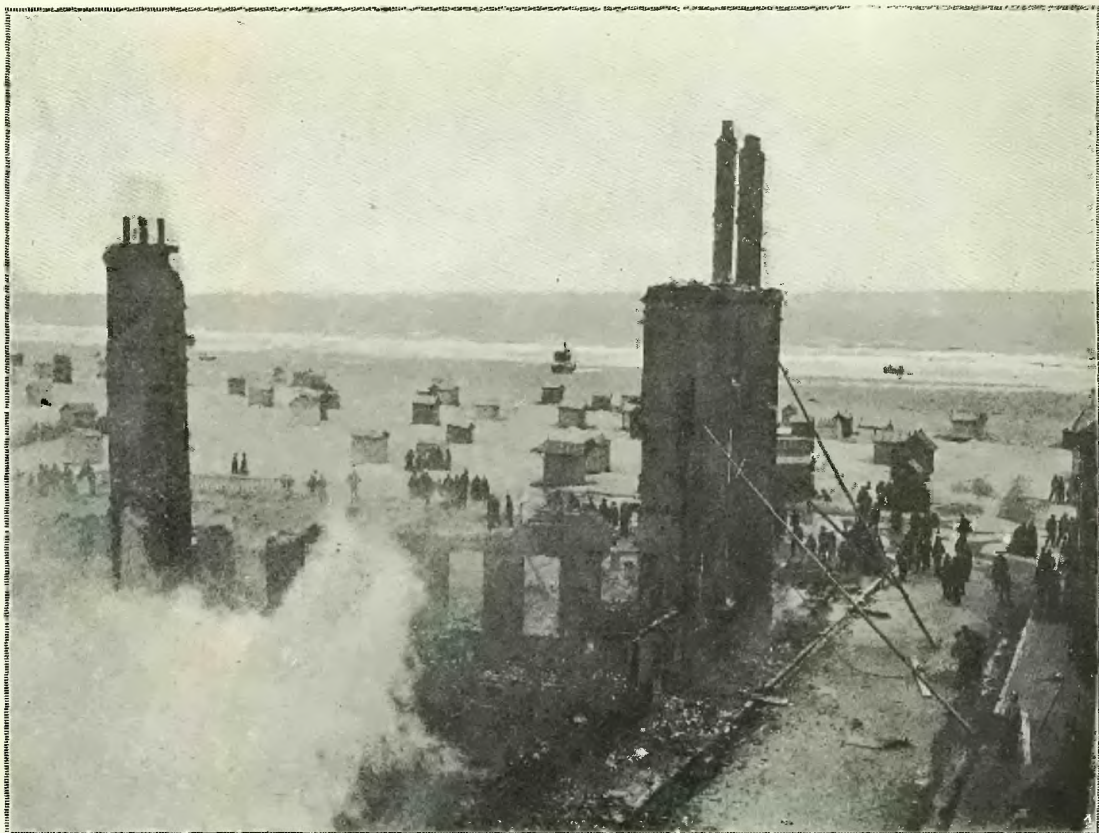
C'est Nîmes qui, dimanche dernier, a été le siège des grandes assises de la viticulture méridionale. La belle cité languedocienne, doublement fière, à juste titre, de ses antiques monuments et de ses superbes voies modernes, s'était brillamment pavisée pour recevoir les manifestants, au nombre d'environ deux cent mille. Même entraînement que dans les démonstrations précédentes, mêmes acclamations saluant Marcelin Albert « le rédempteur ». Quant à l'éloquence des orateurs, les discours prononcés du haut de la tribune dressée sur le rond-point de l'avenue de la République prouvèrent qu'elle n'avait rien perdu de sa chaleur communicative, ni de son caractère belliqueux. Le docteur Ferroul, maire



M. Ferroul.

L'AGITATION VITICOLE A NÎMES. — Le maire de Narbonne, M. Ferroul, au milieu d'un groupe de manifestantes.

Phot. Georgerens.



L'INCENDIE DE BERCK-SUR-MER. — Les ruines de l'hôtel de Londres, attenant au Grand Hôtel, sur la plage.

Phot. Cardel.

de Narbonne, qui parla le dernier, provoqua une véritable explosion d'enthousiasme quand, d'une voix vibrante, il lança l'ultimatum fixant au 10 juin l'exécution des résolutions suprêmes.

LE GÉNÉRAL BILLOT

Le général Billot, sénateur, ancien ministre de la Guerre, vient de mourir à Paris. Né à Chaumeil (Corrèze) en 1828, il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

Officier sorti de Saint-Cyr, il servit en Algérie et prit part à la campagne du Mexique ; après une carrière déjà brillante, il avait en 1870, à quarante-deux ans, le grade de lieutenant-colonel. Au début de la guerre franco-allemande, chef d'état-major dans l'armée de l'Est, il combattit à Sarrebruck, Spickeren, Borny, Noisseville, réussit à s'échapper de Metz lors de la capitulation, fut, de novembre à décembre, en quelques semaines, promu colonel, général de brigade et général de division. C'est en cette qualité qu'il fut placé à la tête du 18^e corps,

avec lequel il remporta des avantages signalés à Beaune-la-Rolande, à Villersexel, et retint l'ennemi à la Cluse, permettant ainsi aux troupes de Clinchant de passer en Suisse. La commission de révision des grades n'ayant pas ratifié sa dernière promotion, il ne devait recevoir définitivement les trois étoiles qu'en 1878. Il commanda le 15^e corps à Lille, le 1^{er} corps à Marseille et siégea au Conseil supérieur de la guerre. Décoré de la médaille militaire depuis 1887, grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1889, il avait été maintenu dans le cadre d'acti-



Le général Billot. — Phot. P. Boyer.

tivité, sans limite d'âge, comme ayant exercé le commandement en chef devant l'ennemi.

Ce glorieux vétéran de notre armée comptait, en outre, parmi les doyens du Parlement. Élu en 1871 député à l'Assemblée nationale par ses compatriotes de la Corrèze, il était sénateur inamovible depuis 1875. Au cours de sa carrière politique bien remplie et consacrée surtout à la discussion des lois militaires, il fut deux fois ministre de la Guerre, de 1882 à 1883 et de 1896 à 1898. La première fois, il avait démissionné pour ne pas s'associer à la mesure qui retirait aux princes d'Orléans leurs emplois dans l'armée.



Les photographes à l'affût des toilettes pour les journaux de modes.

AU BOIS, LE MATIN

Il y a pour une promeneuse un peu sauvage, comme moi, deux moments délicieux dans la vie du Bois de Boulogne : c'est avril et septembre. En avril, le Bois renaît, et cette renaissance est un enchantement pour les yeux ; mais, justement, ils sont rares, les yeux qui ont la curiosité de ce régal-là, et ces flâneries du matin, le long d'allées presque désertes où l'on voit, où l'on sent s'éveiller le printemps, sont divines. On marche toute seule dans de l'air jeune ; on regarde la forêt nue s'habiller, branche à branche ; une espèce de joie flotte autour des rameaux verts, et il semble qu'on soit la confidente de cette joie.

Ce sont des confidences encore que me fait le Bois de Boulogne en septembre, mais toutes différentes. En avril, il me contait sa joie de revivre ; en septembre, il m'avoue son ennui d'avoir vieilli. Mais la ravissante mélancolie ! L'air est tiède ; il y a des feuilles vertes encore à tous les arbres, et des feuilles jaunes, déjà, sur la terre humide des allées. Le Bois est vide. Vacances ! En avril, on n'y venait pas encore ; en septembre, il y a deux mois qu'on n'y vient plus... En ce moment, je l'aime un peu moins ; mais je conviens que, pour les femmes dédaigneuses de méditation solitaire et pour les amateurs de spectacles « bien parisiens », c'est l'heure exquise. C'est l'instant de l'année où Tout-Paris, avant de s'enfuir vers les plages et d'aller, par nécessité d'hygiène, s'éreinter dans les casinos, se repose au Bois.

Ce n'est pas le dimanche qu'il faut l'y venir voir. Les dimanches appartiennent aux « philistins », — à la foule qu'y déverse implacablement le Métro, du matin à la nuit. Bicyclettes, fiacres, poussière, cohue sur les chemins, papiers gras et bouteilles vides sur les gazons. Même en semaine, l'après-midi, n'y venons pas... Le Bois, à ces heures-là, est un passage où trop d'automobiles déchainent, dans la fumée nauséabonde et le bruit, leur course folle. Il y fait chaud ; des tapissières de courses y promènent de la vulgarité et du tapage, et ce n'est pas pour « Tout-Paris » le moment de s'y montrer. Tout-Paris ne se montre au Bois que le matin, à l'heure où l'élégance de sa flânerie s'harmonise avec la paix des choses.

Combien sont-ils ? Deux cents, trois cents peut-être. Ils arrivent vers dix heures ; ils s'en vont vers midi. Leur centre de réunion n'est pas très éloigné de l'entrée du Bois ; on les voit se grouper principalement autour des Acacias, entre Armenonville et le « Sentier de la vertu ».

Cette foule est jolie ; elle est, dirai-je, nécessairement jolie ; car, si elle n'était pas jolie, elle ne serait pas là. Je m'explique.

Pour venir, la soixantaine passée, à un rendez-vous du genre de celui-ci, il faut être un vieux monsieur bien portant, d'aimable humeur, élégamment vêtu et qui n'a pas renoncé à essayer de plaire aux femmes. Pour être au Bois le matin, si l'on a de vingt à trente ans, ou si l'on est un de ces hommes mûrs dont on dit, pendant une vingtaine d'années, qu'ils sont « jeunes encore », il faut appartenir à cette classe privilégiée de gens qui n'ont rien à faire dans la vie que de regarder — une fleur à la boutonnière et la canne ou la cravache à la main — vivre les autres ; et il faut donc être non seulement riche et oisif, mais curieux d'élégance, et certain qu'on sera soi-même, en milieu de cette élite, un spectacle digne de ceux qu'on y vient chercher. C'est à cette même condition que viendront au Bois, le matin, les femmes qu'on y voit, — et qu'anxieusement les photographes y guettent. Il est nécessaire que, pour être là, elles soient jeunes, élégantes, jolies, aimées... car si elle n'étaient rien de tout cela, personne ne les attendrait au rendez-vous ; et elles y viennent. Elles y viennent parce qu'on les y attend.

De là, l'exceptionnelle grâce de cette foule. Elle est le produit d'une sélection naturelle ; elle est une élite où il y a place sans doute pour toutes sortes de sottises, de ridicules et de petites et grandes misères que l'œil ne discerne pas, mais où il n'y a place ni pour la laideur, ni pour la pauvreté, ni pour une jupe mal faite, ni pour un geste maladroit. Je me rappelle une impression très vive qui me saisit la première fois que je visitai Lucerne, étant jeune fille. Des rues d'une extrême propreté, des hôtels somptueux, de jolies villas, des magasins de parfaite tenue ; sur le lac, des bateaux bien peints, semblables à des joujoux de luxe ; pas un mendiant dans les rues, pas un traînard le long des quais ; partout la même apparence d'ordre, d'aisance, d'heureuse discipline extérieure et de contentement. Et cette idée me vint : « Il n'y a donc pas de pauvres dans ce pays-ci ? » Ce coin de Bois de Boulogne où deux ou trois cents élégances parisiennes s'assemblent, le matin, me redonne une impression pareille. Je pense à quelque ville de rêve où il n'y aurait que des riches et où tous les visages continuellement souriraient... Je regarde autour de moi. Le cantonnier, proprement vêtu, qui, là-bas, la pipe aux lèvres, asperge d'eau fraîche la piste des cavaliers, semble, en vérité, jouir aussi pleinement que moi de la douceur exquise de cette matinée. Le garde dit un bonjour amical à la nourrice qui passe, souriante, sous les opulentes soieries de son bonnet ; le chauffeur a l'air satisfait de la livrée qu'il porte et de la limousine dernier modèle qu'il conduit... Arrêtés en demi-cercle au seuil du pavillon d'Armenonville, un groupe d'amazones



MATINÉE DE JUIN AU BOIS DE BOULOGNE

Dessin de



— Le « Sentier de la vertu » et l'allée des Acacias.

ature, de J. Simont.



AU BOIS LE MATIN. — L'apéritif à Armenonville.

et de cavaliers, prennent l'apéritif, — le verre de porto qu'un garçon agile (et sans moustaches) semble prendre autant de plaisir à leur servir qu'ils en éprouvent à l'avalier. C'est comme une légère joie de vivre qui enveloppe tout... Le ciel est clair et la chaleur du soleil à peine sensible à travers la soie des ombrelles. Autour de moi, des petites filles jouent au diabolo, et cela donne des gestes ravissants, d'amusantes attitudes : les bras étendus, le petit torse renversé, le nez en l'air, sous l'énorme cloche de paille enrubannée qui leur va si bien...

Les mères bavardent, rêvent ou flirtent, à quelques pas de là. Je les ai rejointes. L'endroit s'appelle, je ne sais pourquoi, le « Sentier de la vertu ». Je crois bien deviner qu'il y a une ironie. L'ironie est, chez les Parisiens, comme l'ail en Provence, le condiment nécessaire de tout. Il n'y a pas de plat, je veux dire pas de raisonnement, grave ou futile, où ils n'en mettent un peu.

J'ai donc pris une chaise au « Sentier de la vertu », non pour y flirter ou y bavarder avec qui que ce soit, mais pour regarder, — comme tout le monde ; pour voir passer les cavaliers et les piétons, en ne pensant à rien ; pour goûter cette joie naïve, animale, que donne à l'être humain, dans les instants où il ne s'agit pas, le spectacle de l'agitation des autres. Car y a-t-il un pays, y a-t-il un âge, une classe, une condition où l'on échappe à ce goût-là, — au stupide et inexplicable plaisir de voir « passer des passants » ?

Les femmes ici se regardent entre elles et regardent les hommes. Je ne sais pas ce qu'elles pensent des hommes. Je les trouve, quant à moi, très ridiculement habillés, cette saison. Le vêtement masculin, depuis une centaine d'années, n'a jamais été, chez les peuples civilisés, joli, joli... mais il semblerait qu'en ce moment on cherche à faire la satire de cette laideur-là en l'exagérant. On dirait qu'un tailleur

spirituel — un peu fumiste — a pensé : « Vous vous trouvez laids ainsi ? Eh bien ! je vais vous montrer avec quelle facilité vous pouvez devenir encore bien plus laids que vous n'êtes... » De là, ces pantalons collants et étriqués, ces gilets trop fermés, ces vestons trop ouverts, à petite jupe flottante sur les reins, qui rendent tant de silhouettes d'hommes si comiques. Il y a aussi le col de chemise « carcan », montant aux oreilles, que vient rejoindre derrière la tête le bord du melon à bords plats, posé très en arrière et de côté. Il y a une quinzaine d'années, cette façon de porter le chapeau était l'indice d'un extrême essoufflement ou d'une ébriété complète ; aujourd'hui, la mode l'impose (du moins on me l'affirme) aux messieurs les plus graves.

Il est vrai que les Parisiennes n'ont pas, cet été, trop le droit de se moquer des Parisiens. J'adore leurs toilettes d'intérieur, de dîner, de « grande sortie » ; j'accepte, à la rigueur, pour leurs promenades au Bois, la jupe courte et la jaquette sans taille, à basques rondes échancrées (bien que ce soit là, sûrement, l'invention d'une « jolie femme » qui avait une vilaine taille à cacher) ; mais je ne puis m'habituer ni à leurs chapeaux, à ces paniers monstrueux, chargés de fleurs, de fruits, de plumes, qui les exhaussent et les écrasent à la fois, ni aux « postiches » qui en forment le lamentable support. On me dit : « Elles sont jolies quand même. » C'est vrai ; et c'est justement pour cela que je leur en veux ! Les Parisiennes, quand elles sont gentilles, le sont en dépit de tout, et l'excentricité ne les enlaidit point ; au contraire. Mais elle nous enlaidit, nous autres, qui les voulons imiter. En sorte que, vis-à-vis des pauvres étrangères, l'invention d'une vilaine coiffure par une modiste de Paris n'est pas seulement une faute de goût, c'est un acte inamical ; c'est presque une petite lâcheté ! Ces chapeaux m'ont gâté ma promenade.

SONIA.



Le jeu à la mode.